



Qui êtes-vous ? demanda Son Altesse Royale. — Page 110.

roi de Hongrie, lequel le tenait de l'empereur de Constantinople. Il attirera, j'espère, sur votre couvent, les grâces du Seigneur, et, dans votre trésor, les aumônes des fidèles. Vous le trouverez en votre église.

L'abbesse s'inclina de nouveau et sortit. Aussitôt la reine appela ses femmes, se fit habiller, et, demandant sa litière, sortit pour aller visiter, rue Barbette, un petit hôtel qu'elle venait d'acheter, et dont elle comptait faire son petit séjour.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LES DRAMES DE LONDRES

TROISIÈME PARTIE.

LES PIRATES DE LA TAMISE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

XXVI

UNE VISITE AU PALAIS DE BUCKINGHAM.

C'était le lendemain soir de ces événements, Henry Holford se tenait caché sous un sofa de la salle du bal du palais de Buckingham.

Ce serait répéter ce que nous avons dit dans la première partie de cet ouvrage que de décrire les moyens que le jeune homme avait employés pour arriver jusqu'aux appartements particuliers de la reine. Nous de-

vons dire, cependant, qu'il avait fait de fréquentes visites au palais depuis la première fois où nous l'avons vu y pénétrer au commencement de janvier 1839, et qu'il connaissait parfaitement l'intérieur de la demeure royale, et jusqu'à ses chambres les plus retirées.

Il avait couru bien souvent le risque d'être découvert; mais une sorte de bonne fortune semblait l'accompagner dans ces aventures étranges et romanesques, et de fréquentes alarmes n'avaient jamais amené sa découverte.

Aussi s'était-il enhardi, et était-il en ce moment caché sous le sofa de la salle de bal sans plus d'appréhension qu'il n'en aurait eu, si le maître des cérémonies du palais eût autorisé sa présence. Il était neuf heures du soir, et la salle de bal était brillamment illuminée; mais, jusqu'alors, elle était encore solitaire. Enfin, le cortège royal entra, la reine Victoria donna le bras à son époux, et l'illustre couple était précédé par le lord chambellan et le lord grand maître de la maison. La reine et le prince allèrent s'asseoir sur des fauteuils qui leur étaient réservés à un des bouts du salon. Ces fauteuils, un peu plus élevés que les autres, étaient recouverts de satin blanc bordé d'argent. La magnifique salle de bal présentait alors un spectacle vraiment splendide; les plumes ondoyaient, les diamants étincelaient, des milliers de beaux yeux brillaient, et la musique remplissait l'air de sons délicieux.

Le vaste appartement était encombré de nobles et de gentilshommes portant le costume de cour ou de magnifiques uniformes, et les femmes étaient habillées avec toute l'élégance dont les modes et les couturières

de France ont seules le secret. Tous ces visages attrayants, tous ces riches costumes étaient multipliés par un nombre considérable de magnifiques glaces. L'orchestre était placé à l'une des extrémités de la salle, et les musiciens étaient entrés par une porte de côté presque au moment où le cortège royal s'était avancé. Dans les salons voisins se tenait le corps des gentilshommes d'armes et les officiers de service, et dans le vestibule la musique du régiment royal des horse-guards.

La reine et le prince dansèrent le premier quadrille, ensuite ils valsèrent leur valse favorite le *Frohsinn mein Ziel*. Entre chaque contredanse, les invités passaient dans la galerie de peinture où ils se promenaient au milieu d'une forêt d'arbustes et de fleurs odoriférantes. Là, le parfum des fleurs exotiques, le murmure des feuillages, la lumière des lampes suspendues adoucie de manière à mettre en relief les portraits de celles qui avaient été autrefois si célèbres et si belles, les rubans et les décorations de toute cette noblesse, l'éclat et le charme des femmes, les torrents de mélodie, tous les éléments imaginables de splendeur, d'harmonie et de plaisir semblaient combinés pour rendre cette fête enchanteresse et réaliser les plus folles visions que les poètes orientaux ont décrites.

Les danses continuaient dans la salle de bal, et lorsque les plus charmantes femmes de la cour passaient en tourbillonnant en groupes gracieux, on se répétait que jamais l'harmonie des mouvements n'avait été poussée aussi loin, que leur danse n'était pas mécanique, mais bien la digne et légitime sœur de la musique et de la poésie. A minuit on ouvrit les portes du salon où le souper